

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—Madame, dit alors l'archiviste, vous avez en ce moment, chez vous, une jeune fille à laquelle je désirerais parler, Mlle Gilberte...

Mme Bourgeois fit un mouvement.

—Mlle Gilberte n'est plus chez moi, dit-elle.

—Elle est partie! fit René d'un accent douloureux.

—Depuis ce matin.

—Et où est-elle allée?

—Je l'ignore.

—Enfin, qui est venu la chercher?

—La personne qui me l'avait confiée... et qui, seule, avait le droit de la reprendre.

Cyprien Leduc s'inclina.

—Je n'insiste pas, dit-il en se retirant, et je n'ai plus qu'à vous remercier des quelques renseignements que vous avez bien voulu me donner.

Puis, se tournant vers René, qui restait là, hébété, abasourdi, se demandant s'il était bien éveillé:

—Allons, viens! ajouta-t-il. Maintenant, la vérification est complète, nous n'avons plus rien à faire ici.

Et il l'entraîna.

René était sans force, atterré.

—Du courage! du courage! dit Leduc. Que diable!... tout n'est pas désespéré et le dernier mot n'est pas dit.

—Je ne la verrai plus! balbutia le malheureux jeune homme.

—Eh! si, tu la reverras, mais pas de défaillance, fortifions-nous, au contraire, car la lutte sera rude, et je prévois plus d'un obstacle.

Quand ils rentrèrent, au bout d'une heure, le concierge les appela pour leur remettre deux lettres: l'une était adressée à M. Cyprien Leduc, la seconde à M. René.

—Qu'est-ce que cela? fit Cyprien Leduc en décachetant la première.

Et dès les premières lignes il fit un geste de stupéfaction.

C'était une invitation du colonel Robert qui inaugurerait ses salons, le dernier samedi du mois.

—Et toi? dit l'archiviste à René.

René tendit sa lettre.

C'était une invitation pareille à celle qu'avait reçue l'archiviste.

—Hum!... fit celui-ci... Voilà qui demande une explication.

—Est-ce que vous connaissez ce colonel Robert?

—Je l'ai vu une fois...

—Et vous irez à son invitation?

—Ça, c'est une autre paire de manches: il faut être poli avec tout le monde et ne négliger aucune occasion de faire connaissance avec les gens... au surplus, nous sommes au commencement du mois, et nous avons du temps pour réfléchir... Nous réfléchissons!...

Tout en causant, ils avaient gravi l'escalier; ils pénétrèrent dans le bureau et ils s'apprêtèrent à déjeuner.

Mais au moment où ils se mettaient à table dans la salle à manger, le timbre de l'appartement retentit.

M. Leduc se leva en grommelant et marcha vers la pièce voisine.

Mais il n'eut pas plutôt ouvert la porte qu'il s'arrêta fort intrigué.

Il était en présence de Buvard, l'agent de la sûreté avec lequel il avait eu déjà quelques relations, à la suite de son premier voyage à Saint-Nicolas.

—Je ne me trompe pas, fit Cyprien Leduc, c'est bien monsieur Buvard que j'ai l'honneur de recevoir?

—Ne vous attendiez-vous pas à ma visite?

—Peut-être.

—Il y a six mois que nous avons eu ensemble une conversation des plus intéressantes, à la suite des horribles attentats que vous savez; et vous vous étiez engagé à donner à la police des renseignements précis sur l'auteur de ces abominables crimes... Et je viens savoir...

L'archiviste fit un geste équivoque.

—Ne seriez-vous pas en mesure?

—Mon Dieu! c'est selon, répondit-il.

J'ai beaucoup observé depuis; j'ai voyagé, interrogé, et si je n'ai pas encore atteint le but que je m'étais proposé, du moins ai-je l'espoir fondé que je suis bien près de toucher au dénouement.

—Vraiment, contez-moi cela!

Cyprien Leduc enveloppa son interlocuteur d'un regard cauteleux.

—Je veux bien, dit-il, mais il ne faut pas vous attendre à me voir vider mon sac comme ça, tout de suite... Il y a des choses que je sais et que je vous dirai... mais il y en a d'autres que je sais également... et qu'il me sera impossible de vous confier.

—Voyons toujours!

—Ce sera court, mais instructif tout de même; ainsi, en premier lieu, il est aujourd'hui établi pour moi que les deux crimes qui nous ont si fort émus n'avaient qu'un mobile unique, qui consistait à faire disparaître certains membres de la famille Bonnet, originaire du village de Saint-Nicolas, et dont le principal représentant, parti autrefois pour les Indes, y avait fait, dit-on, une fortune colossale, presque fantastique. Saviez-vous cela?

—Parfaitement.

—L'auteur des deux crimes connaissait cette particularité, lui aussi, et c'est dans un but facile à pénétrer qu'il faisait place nette pour profiter de l'héritage, ou en faire profiter quelqu'un à qui il s'intéressait, pour le cas où le Bonnet indien viendrait à décéder.

—Je vois que vous n'avez pas perdu votre temps, approuva Buvard, car de notre côté nous avons relevé les mêmes particularités.

—Et qu'avez-vous fait?

—Rien, jusqu'à présent, car il a semblé utile, avant de pousser plus loin les investigations, d'avoir en main la preuve que le Bonnet indien est mort et que sa succession est ouverte. Il est évident, en effet, que ce sera alors le moment critique, l'heure psychologique, et le jour où un héritier se présentera pour recueillir cet héritage, si cet héritier n'est pas l'assassin, ce dernier ne sera certainement pas loin.

A son tour, l'archiviste fit un geste d'approbation.

—C'est parfait, dit-il, et je ne puis que saluer l'habileté et la pénétration avec lesquelles l'affaire a été conduite. Toutefois, est-ce bien là tout ce que vous savez?

Buvard eut une seconde d'hésitation.

—Savez-vous donc autre chose? interrogea-t-il en clignant de l'œil.

—Je vous interroge et vous me répondez par une question! Ce n'est pas ainsi que nous parviendrons à nous entendre. Voyons, je me répète: est-ce bien tout ce que vous savez?

—C'est tout! dit Buvard.

—Eh bien, je puis alors ajouter quelque chose aux informations que vous avez recueillies.

—Qu'est-ce donc?

—Un détail... Le Bonnet millionnaire... le nabab... en avez-vous en des nouvelles?...

—Nous en attendons... On a écrit du ministère... et de jour en jour nous espérons recevoir une dépêche qui nous fixera sur ce point.

—Et cette dépêche n'est point venue?

—Pas encore.

—Pourquoi?

—Pardieu... vous seriez bien malin si vous pouviez nous le dire...

—Je ne suis pas très malin... mais, tout de même, je puis vous affirmer que la réponse attendue a bien été expédiée on temps utile de Bombay ou de Calcutta... qu'elle est arrivée à Marseille il y a quelque temps, mais que là un sac de dépêches a été trouvé éventré, et que le pli qui contenait la constatation du décès de Bonnet a été soustrait.

Buvard étouffa un cri de stupéfaction.

A Suivre

CENTENAIRE DE GUSTAVE FLAUBERT

Rouen, 21 mai.—Il n'y a pas tant de façons de rendre hommage aux grands hommes! Que peut-on faire pour leur mémoire dans le domaine matériel? Nous portons leur souvenir dans notre cœur, nous apprenons à les connaître, à les aimer, et nous les recréons pour ainsi dire, avec notre imagination et notre ardeur! Ceux que nous admirons fortement vivent en nous et leurs vertus ou leurs faiblesses nous influencent et nous guident. Mais ces admirations sont individuelles et meurent avec ceux qui les nourrissent; celles des peuples ou des cités exigent des témoignages moins spirituels, plus tangibles. Alors on s'empare d'anniversaires, on inaugure des statues, on fleurit des tombes, on grave un nom sur une demeure, on organise un banquet, on prononce des discours. C'est un cérémonial sans surprise, un peu monotone, qui vaut surtout par les bonnes volontés, la sincérité, l'enthousiasme, la valeur des collaborations.

Rouen de la sorte célébrait l'autre jour son fils, Gustave Flaubert. Je ne sais quelle raison a fait choisir une date qui n'est point celle du centenaire de la naissance de Flaubert ou de Louis Bouilhet pour cette commémoration. C'est, en effet, le 13 décembre 1824, qu'Achille-Cléophas Flaubert, chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Rouen, domicilié en cette ville, 17, rue Lecat, a déclaré la naissance d'un fils, né le 12, et auquel il donnait le prénom de Gustave—et c'est en décembre que Paris rendra son hommage à l'écrivain français. Mais ne chicanons point sur le détail. Que la gloire officielle, collective, lui vienne quelques mois plus tôt ou plus tard, elle lui vient, à cet homme qui l'avait peu cherchée. Des bourgeois de sa ville, ces bourgeois qu'il n'aimait pas trop, le célèbrent largement. En serait-il surpris? Continuerait-il à les maudire? Et qu'est-ce que cela prouve: ceci, que Gustave Flaubert s'est cru plus éloigné de la masse qu'il ne l'était en réalité et que son art humain, clair et fort, devait toucher directement ceux-là mêmes dont il se figurait très distant. Madame Bovary, l'Education Sentimentale ne sont des œuvres ni d'analyse personnelle, ni de conception aristocratique. Ce sont des romans bourgeois. La bourgeoisie qui a évolué, en un siècle, qui a formé son goût, est devenue tout à fait accessible à ce sain réalisme; elle n'en est plus choquée; elle le comprend pleinement et l'admire. M. Léon Bérard, ministre de l'instruction publique, a bien eu raison de faire remarquer, à la fin du banquet, que s'il y avait un chanoine dans la salle ce n'était pas fatalement l'abbé Bournisien et que les hommes politiques présents n'étaient pas précisément des Homais.

Ainsi la ville de Rouen a fêté avec beaucoup de grâce cet écrivain qui l'honore. Que nous a-t-on proposé pour notre culte? Ce matin, dans la chaleur naissante d'un jour d'été, on nous a emmenés jusqu'à ce site de Croisset où Flaubert a passé presque toute sa vie, où il a enfanté Madame Bovary, Salammbô, l'Education, La Tentation, les Trois Contes, là où il s'est écroulé un matin de mai 1880, terrassé soudain par le mal. La demeure où il travailla, où il rêva, musa (Jules Lemaitre a bien senti qu'il ne travaillait pas continuellement, qu'il devait lire, feuilleter des livres, fumer, parer). Cette demeure a disparu. La ville tentaculaire, s'allongeant le long du cours d'eau, a posé là une vaste usine; mais un pavillon a été sauvegardé où M. Georges Le Roy conserve pieusement des souvenirs, un encrier, un fauteuil, une pipe, des plumes d'oie. Flaubert venait souvent bavarder dans ce pavillon avec ses amis, Maxime Du Camp, Louis Bouilhet, Mappassant, et il suffit de cette petite maison d'un étage, à deux fenêtres, pour permettre d'évoquer la plus grande habitation, celle dont le soir, les bateliers repéraient les lampes complices comme une lueur de phare dans la nuit du

Accident de chemin de fer

Deux hommes ont été tués et plusieurs personnes ont été blessées lorsqu'un train de la Compagnie Southern Railway, allant de la Nouvelle-Orléans à New-York, a déraillé à quelques milles de Hattiesburg, Miss.

L'accident est dû à un acte de malveillance; les rails avaient été déplacés et des outils ont été trouvés aux alentours du lieu de l'accident.

La police, aidée de chiens policiers, recherchent les auteurs de l'attentat criminel. Le mécanicien et le chauffeur du train ont été pris sous la locomotive lorsque celle-ci a capoté après avoir déraillé et on n'a pu retirer que leurs cadavres affreusement brûlés. Ce sont les nommés James B. Jackson, de Meridian, Miss., et Frank Bizot, aussi de Meridian; celui-ci non seulement était brûlé, mais avait aussi une fracture de la colonne vertébrale. Sa mort a dû être instantanée.

Des membres du conseil d'administration de la compagnie Southern se trouvaient à bord du train sur un wagon spécial. Aucuns d'eux n'ont été blessés,

fleuve. C'est cet asile de travail que le Normand évoquait en Egypte lorsqu'il écrivait: "Là-bas, sur un fleuve plus doux, moins antique, j'ai quelque part une maison blanche dont les volets sont fermés, maintenant que je n'y suis plus. Les peupliers sans feuilles frémissent dans le brouillard froid et les morceaux de glace que charrie la rivière viennent se heurter aux rives durcies." Ce matin, nous regardions ce fleuve "plus doux, moins antique," objet de tant d'amour, miroir mobile d'un si beau génie. Ses eaux ont changé sans doute—et son cadre. Il a moins de douceur sous ces fumées! Mais nous lui restituons sa vraie nuance.

Puis ce fut un banquet. Entre temps on avait conduit M. Bérard à un musée de ferronnerie pour qu'il l'inaugurât. Quand on tient un ministre, il faut s'en servir: aussi comme un médecin appelé dans une famille et qu'on consulte pour tous les membres, M. Léon Bérard inaugura donc la ferronnerie—un art traditionnel à Rouen—puis revint au banquet, c'est-à-dire à Flaubert. Il y avait beaucoup de monde à ce repas, des hommes de lettres comme MM. Edmond Haraucourt, Jean Revel, René Fauchois (un Rouennais), de La Soudière, André Billy, des politiques, élus du département, et les descendantes de Flaubert: Mme Franklin Groult et Mme Flaubert. Au dessert, le préfet parla pour saluer la République, son président et la Normandie; puis M. Jean Revel, M. Jean Revel, qui est connu sous ce nom dans les lettres, fut longtemps notaire à Rouen sous le nom de M. Toutatin. Il se distrait de l'étude par la littérature.

KOLB'S RESTAURANT

125 rue St. Charles

Nouvelle-Orléans

Salon de thé ouvert tout l'été

Téléphones

Main 9122—Salle à manger

Main 263—Bureau et maître d'hôtel

Hemlock 9211—Ferme Kolb

CONRAD KOLB,
Propriétaire